

ABBÉ F. SARRAN

Oraison Funèbre

pour

FRÉDÉRIC MISTRAL

(1830-1914)

FAITE DANS L'ÉGLISE DE N.-D. LA DAURADE, À TOULOUSE

LE 9 MAI 1914

AUCH

LEONCE COCHARAUX
18, RUE DE LORRAINE, 18

1914

ORAISON FUNÈBRE

POUR

FRÉDÉRIC MISTRAL

(1830-1914)

*Euge, serre bone et fidelis ! Viens,
serviteur bon et fidèle !
(S. MATH., XXV, 21.)*

MESSEIGNEURS¹,
MESDAMES ET MESSIEURS²,
MES FRERES,

Nous sommes assemblés ici, dans la grande église des Jeux Floraux de Toulouse, près du tombeau de Clémence Isaure et de Goudoulin, devant deux évêques qui sont la gloire de deux régions du Midi, Languedoc et Gascogne, parce que le Maître du Félibrige, le Roi de Provence, le père de la Patrie, le grand Mistral de Maillane, est mort !

Et ce n'est pas faute d'avoir trouvé ici bouche et parole éloquente pour faire honneur au maître défunt que vous m'avez fait venir, moi, des coteaux de l'Armagnac. Non, bien sûr. Ce n'est pas faute d'avoir entendu assez de plaintes chez vous que vous m'avez demandé de porter ici celles de ma terre. Non, non plus. C'est plutôt - du moins je le pense - pour que les deux pays jumeaux, Languedoc et Gascogne, se tournent ensemble vers le tombeau du poète et fassent entendre, tête inclinée et main dans la main, comme les pleureurs autrefois, la même plainte et la même prière.

Ce que l'on peut dire d'un homme comme celui qui vient de mourir tient en un mot : « Vous le croyez mort, et il est vivant ! » Et ce serait assez. Mais quand on l'a tant connu et tant vu, une peine comme la nôtre et une peine bavarde.

¹ Mgr GERMAIN, archevêque de Toulouse, originaire de Beaucaire (Languedoc), et Mgr CEZERAC, évêque de Cahors, originaire de Caussens (Gascogne).

² Ceux de l'Ame latine (association).

Il y a dans notre langue un mot rare, un mot de proverbe et de bannière, un mot issu du latin « fides », le mot que j'ai mis en tête de ce discours, le mot « fidèle », « fidelis ». Ce mot va comme nul autre au Maillanais. De Mistral nous pouvons dire en toute vérité qu'il a été fidèle : fidèle à la terre, fidèle à Dieu. Et Dieu et la Terre le lui ont rendu.

I

J'ai dit : fidèle à la Terre.

Pour beaucoup, mes frères, la Terre est une chose muette et morte ! Elle est pourtant vivante et causeuse, la Terre. Et de tout temps elle l'a été.

Quand les hommes d'ici n'étaient encore que des sauvages ; quand ils traversaient ce pays d'un seul galop de cheval, c'est elle qui eût la voix assez forte ou assez amicale pour les arrêter. Là-bas, du côté de la montagne, elle se couvrait d'herbe et elle disait : « Regarde l'eau, ami, regarde un pré, regarde un creux derrière un rocher, fais ici ta maison ! ». Dans la plaine, pas bien loin de la Garonne, elle faisait former l'épi d'une gerbe de blé dans les derniers pas d'un cheval de bataille : « Ici tu auras du pain, mon ami ; arrête-toi ici, avec ta femme et tes enfants, et vis tranquille ! » Et il suffisait, après cela, que vînt un évêque ou un moine, ombrager cette terre avec la Croix du Bon Dieu et qu'il y jette quelques mots d'Évangile, pour la faire aimer et fleurir !

La Terre a parlé. Et elle parle encore. La Terre d'ici, notre Terre, ce sont les bois de chênes : et les arbres parlent, parce qu'ils vont profond et qu'ils montent haut. C'est la vigne qui couvre de sarments coteaux et plaines et qui donne le vin à la table de l'homme et le vin à l'autel de Dieu : et la vigne parle aussi. C'est le champ de blé qui baisse la tête quand souffle le vent et qui se met à chanter la chanson du pain au mois de juillet, quand brille le soleil de Celui qui a fait le blé et le pain. C'est le ciel, bleuissant le jour, truffé d'étoiles la nuit ; c'est la terre qui protège la maison de la famille, le berceau des bébés et le cercueil des morts ; c'est la Terre belle, la Terre du midi, la Terre riante et la Terre sérieuse, la Terre des morts et la Terre des vivants. Et tout cela parle. Parle de joies et de peines, de vie et de mort, du Passé et de l'Avenir, de l'homme et de Dieu !

C'est ainsi qu'il la vit, la Terre, le petit Mistral, quand il ouvrit pour la première fois, un 8 septembre, au Mas du Juge, ses yeux à la lumière. O Maillane ! O Terre-mère ! Loin, vers le midi, c'est la montagnette des Alpilles, muraille de pierre couverte de figuiers et d'oliviers, où bourdonnent les cigales ; vers le soleil couchant, le Rhône qui court affolé comme un cheval de Camargue ; partout ce sont les champs de blé, les jardins, les maisons qui fument, les vieilles bâtisses romaines qui font tache blonde ou noire sur le ciel ; et de temps en temps, le vent de Provence, le mistral, souffle, pleure, plie le rideau des cyprès. Et ce n'est pas tout. Dans les champs, dans les prés, sur les chemins blancs de poussière, faucheurs et moissonneurs, charretiers et pâtres, racontent, chantent, parlent, et font, de père en fils, les gestes des anciens ! O Terre de Maillane, que tu es bavarde !

Mistral a-t-il vu ainsi, d'un seul coup, la Terre-mère ? Je ne le dis pas. Mais, c'est sûr, il n'avait pas encore vingt ans, et la Terre qui était entrée en lui toute

vivante dans les yeux, dans la tête et dans le cœur. L'école primaire, qui tue la Terre dans bien des cerveaux, la laissa en lui, toute entière ; le collège, qui l'obscurcit plus d'une fois et en fait une terre de livres, terre froide, terre morte, la laissa claire devant ses yeux comme l'était restée la terre des Grecs dans les yeux d'Homère et la terre des Latins dans les yeux de Virgile ; les grandes écoles et les grandes villes, qui la font combien oublier et à combien, qui la font paraître endormie et ennuyeuse, la laissèrent éveillée et gaillarde dans le cœur de son fils fidèle. Quand il revint d'Aix, avocat, capable de plaider comme un autre, son père lui dit sur le seuil du mas de Maillane : « Maintenant, mon fils, moi, j'ai fait ce que je devais... Tu sais beaucoup plus que je n'ai appris. A toi de choisir, je te laisse libre.

- « Grand merci ! » dit Mistral.

Et il choisit la Terre.

Ainsi il se mit au travail. Et quelle tâche ! Morts, disaient-ils dans son entourage, les mots de la langue-mère. Depuis cinq cents ans et plus, cette langue méridionale était langue de miséreux, rabaissée, abâtardie de mots français, honteuse de se montrer. Pendant vingt ans, Mistral chercha, comme cherchent les moines, d'un bout à l'autre du Midi, et quand il eut passé au crible et au tamis chaque mot, il mit, en 1878, dans le tablier de la « Comtesse³ » le livre si bien nommé *Le Trésor du Félibrige*.

Morte qu'ils disaient l'âme de la Patrie. Il la chercha. Et à vingt-neuf ans, il avait rêvé, écrit et fait paraître *Mireille*. Les « mas » provençaux, les pères seigneurs et maîtres, les mères et les filles saintes et belles, les jeunes droits et forts, les travaux, les fêtes, les croyances et l'amour de tout un pays, tout cela, comme une perle enchâssée dans l'anneau, était contenu dans le poème qui émerveilla Lamartine, que nul paysan provençal n'a peut-être lu, mais, s'il l'entend, il rit, il pense et il pleure – j'en réponds – comme si tout ce qui est la Terre, joie et peine, se dressait devant ses yeux.

Morte disaient-ils la poésie lyrique des Troubadours. Avez-vous lu *Les Iles d'Or* et *Les Olivades* ? Dites-moi s'il y a, au treizième siècle, un tisseur de mots qui puisse être comparé à celui-là, et quel poète, si grand soit-il, a chanté Dieu, la Patrie, la Maison, comme lui l'a chanté, avec une pensée plus sûre et le sens plus grand de ce qu'il faut dire ou ne pas dire !

Aimer la Terre pour lui seul, Mistral trouvait que ce n'était pas suffisant. Il voulut la faire aimer à d'autres :

Ah ! si on savait m'entendre !

Ah ! si on voulait me suivre !

Pourquoi fit-il ce chef d'œuvre, *Calendal*, sinon pour enseigner à chaque Provençal l'histoire du pays, bien sûr, mais aussi pour essayer de le libérer de ses chaînes ? Pourquoi *Nerte* et *La Reine Jeanne*, sinon pour chanter la « gloire du terroir » à l'époque où sept papes firent la beauté d'Avignon pendant cent ans ? Pourquoi *Le Poème du Rhône*, sinon pour montrer tout ce que la Terre-mère peut porter de lumière et de vie à un pays ? Et s'il faut tout dire, pourquoi fit-il en 1903 ce qu'il appelait *Les fêtes des jeunes filles*, si ce n'est pour faire aimer dans

³ Ici la Provence ; référence à un poème de Mistral

l'habillement la figure ancienne de la Patrie ? Pourquoi mit-il cent mille livres pour faire le *Musée d'Arles*, sinon pour regrouper dans ces six pièces tout ce que la Provence a inventé pour habiller ses gens, pour rendre la vie plus policée, et plus agréable la maison ? Ah ! sûr il n'avait pas besoin de faire la prière qu'il fit graver sur sa tombe :

*Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo et Provinciae nostrae
Da gloriam.*
[Pas à nous, Seigneur, pas à nous,
Mais à ton nom et à notre Provence
Donne la gloire.]

Tout ce que peut faire un fils fidèle pour sa Terre, Mistral l'avait fait !

Et ce qu'il fit pour son pays fut compris partout. Chaque terre enchaînée tendit les bras vers le Roi de Provence pour qu'il brise ses chaînes : l'Irlande, le Canada, la Finlande, la Catalogne, la Roumanie, la Grèce, la Pologne, l'Alsace et la Lorraine, vieilles provinces françaises, qui avaient lu et compris *La Comtesse*.

La Terre n'oublie pas. Elle a rendu à Mistral ce qu'il a fait pour elle.

Elle lui donna des amis en son temps : Aubanel, qui fit trop de pièces païennes, écrivit aussi ce chef-d'œuvre *Les Innocents*, où pleurent toutes les mères qui ont vu égorger leurs enfants, d'une manière ou d'une autre ; A. Mathieu, cette cigale ; les maîtres de Fontsegugne, sans parler de Roumanille, le plus gai des rédacteurs d'almanach, le plus dévot des paroissiens de Saint-Agricol, de qui Mistral ne tarissait pas de raconter la mort qui fut celle d'un saint et dont le grand moine du Félibrige, le Père Xavier de Fourvière put faire l'éloge, à l'église, comme d'un Père de la Patrie.

La Terre lui donna la gloire, une gloire à faire gonfler une tête moins solide que la sienne : on traduisit *Mireille* dans toutes les langues ; les musiciens, les peintres, les ouvriers de la pierre, du marbre et du bois, lui portaient ce qu'ils avaient sculpté ou peint et lui disaient : « Elle était ainsi Mireille ? Je l'ai bien vue ? » On lui fit, à lui, une statue juste avant sa mort, sur une place d'Arles ; et tous, de ci, de là, dans les assemblées, se levaient devant lui, comme faisaient autrefois les Grecs et les Romains devant les Prêtres et les Anciens de la Cité.

La Terre lui donna des fils. Jusqu'à plus de 80 ans, de tout le Midi il vit ses fils spirituels s'acheminer vers Maillane, prose ou poème à la main, pour lui demander si ça pouvait aller comme ça. Je pourrais vous nommer tous, vous qui êtes ici, qui alliez le voir, qui pensiez à lui et qui parliez de lui comme d'un Roi, le chapeau à la main.

Ah ! cela vaut donc la peine d'aimer la Terre ! Et quelle leçon sort bien vivante de la vie et de la mort de cet homme qui voulut vivre et rendre son dernier soupir sur la Terre où il était né !

Mais, j'y pense en terminant la première partie de mon discours. Pourquoi tant louer, dans une église, cet amoureux de la Terre ? Ne me suis-je pas trompé de lieu ?

Non. La Sainte Eglise de Dieu a de tous temps aimé la Terre car elle lui reconnaît une vertu. Elle la sait enseignante et de bon conseil : elle se souvient qu'elle porta le berceau et la Croix de son Maître ; qu'y sont les cendres et qu'y planent les âmes des morts. C'est pour cela que les évêques ont toujours été *défenseurs du sol et de la cité* ; que les moines ont toujours voulu tenir la plume et la charrue. Et quand un prêtre d'aujourd'hui rencontre un paysan, il va vers lui plus que vers un homme de la ville ; il tient longuement ses mains sages et laborieuses dans ses mains consacrées ; et quand il en rencontre un qui chante et qui aime la Terre comme la chanta et l'aima Mistral, il se souvient du Christ qui se compara à tant de choses de la Terre, au chemin, *ego sum via*, à l'eau vive, *fons aquae salientis*, à la souche de la vigne, *ego sum vitis*, au pain de la vie, *ego sum panis* ; du Grand Majoral qui chanta, dans un discours qui ne passera jamais, les lis des champs qui ne tissent ni ne filent et qui ont robe plus belle que robe de roi !

II

C'est bien ! Serviteur bon et fidèle ! Mistral fut fidèle à la Terre, il fut aussi fidèle à Dieu.

Même s'il n'avait été fidèle qu'à la Terre, Mistral aurait été grand. Sûrement. Mais à son œuvre il aurait manqué quelque chose. Il en aurait été d'elle – peut-être au but de centaines d'années, je ne dis pas ! – comme des pierres païennes d'Arles, de Nîmes, d'Orange ou de Martres-Tolosane : pierres mortes, pierres de musée, que l'on regarde admiratif, mais qui ont perdu leur sens lorsque s'est perdue l'idée qui les faisait vivre pour toute une civilisation et tout un peuple. Mistral comprit, à la première heure de sa vie, que, né Provençal et catholique, dans un pays pendant des siècles et des siècles à l'ombre des Croix de tant de clochers, pétri d'Évangile pendant trente générations et plus, il ne pouvait être un païen agenouillé devant la Vénus d'Arles, ni un Arabe, ni un Albigeois, encore que la Provence ait été albigeoise, mauresque et païenne. L'artiste était en admiration devant les pierres et les marbres grecs et romains et se faisait construire un tombeau qui ressemblait plutôt à un temple païen qu'à une chapelle. Mais le chrétien, au-dessus de la pierre travaillée à l'ancienne mode, fit mettre une Croix et le nom de Dieu.

Oui, il a été fidèle à Dieu !

Et voici comment tout cela s'est fait.

Il naît dans une maison de paysans. Mais quels paysans ! Et quelle maison ! Le père, comme Mistral le dira plus tard, est un homme de l'ancien temps, un fils droit et fort de la Terre-mère qui mène son mas comme un roi son royaume, qui bénit le blé sur le sol et le pain sur la table, qui dit la prière en famille, lit l'évangile à ses gens et fait « calende⁴ » comme cela se faisait de tout temps dans le pays du Comtat [Venaissin] et de la Crau. Sa mère est une femme comme celles de la Bible, bonne et travailleuse, dévote « et Sainte », donnant des baisers et chantant des chansons

⁴ Les Calendes étaient, en Provence, les assemblées de clercs pour conférer sur les devoirs religieux et fixer les exercices de piété et les jours fériés. Ici. *Hèr calenda* ; célébrer Noël

comme toutes les mères, qui fait prospérer la maison dans la crainte de Dieu et du père.

Là, sans compter bien des choses que nous avons dites, Mistral apprend à connaître les Saints et les dévotions du pays provençal : Notre-Dame de Grâce, qui est la dame et la souveraine ; St Gent⁵, le saint de Durance qui guérit toute maladie ; St Eloi, patron des mas ; St Bénézet, qui bâtit les ponts ; Ste Estelle qui bénira la langue maternelle ; Ste Marthe, la Tarasconnaise ; Ste Madeleine, la pécheresse ; St Lazare, qui ressuscita ; St Trophime, le prêcheur ; St Césaire, St Suffren et tant d'autres ! Il entend parler très tôt de Ste Madeleine qui mourut d'avoir tant pleuré à la Sainte-Baume ; de Joseph d'Arimathie, qui ensevelit le Christ, et qui porta le calice de la Passion aux Baux, et du Roi-Mage Balthazar qui en fut le premier Prince ; des Saintes-Maries et de leur servante Ste Sarah, qui vinrent en Provence dans une barque sans voile ni rame ; et des Alyscamps, le cimetière dont la Terre bénie par le Bon Dieu en personne faisait de chaque mort un saint du Paradis ! Jeune enfant, il prie ces saints et saintes, il va voir leurs églises ou leurs chapelles, il va en pèlerinage leur demander la santé. Des gestes des pèlerins et des mots brodés sur leurs bannières, il s'emplit les yeux comme fait un enfant. L'âme baignée dans tout cela, il entre dans la vie, pas plus dévot qu'un autre Provençal de son temps, certes, mais assez touché par la Poésie religieuse pour essayer, quand il rencontra Roumanille, son jeune talent sur un Psaume de la Pénitence ; pour tisser des Noëls avant de tisser les poèmes des *Iles d'Or* ; pour faire sa *Communion des Saints* un an avant *Mireille*.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Bien sûr, Mistral n'a pas fait que des poèmes religieux, que des Noëls ou des Psaumes de la Pénitence ; il n'a pas que chanté Dieu et la religion. Il n'a été non plus l'homme qui prend la plume pour défendre sa foi, pour écrire, comme le fit Roumanille, l'article du journal ou la brochure mordante *Li Capelan* : Dieu lui avait donné des ailes, il ne lui avait pas donné des griffes ! Dans son *Discours et Dit* il n'a pas sermonné comme le faisaient d'autres en son temps, et il n'a pas dit : « Je suis catholique ! » Mais il a prouvé qu'il l'était, et il a tissé d'humanité et de religion comme nul avant lui, même Lamartine, les plus grands rêves qu'un homme puisse faire.

Et donc, quand le nom de Dieu lui venait à l'esprit, il ne chassait pas ce nom de sa pensée ni de son poème, et on pourrait faire le plus beau des livres mystiques rien qu'avec ce que lui a dit sur Dieu. Jésus-Christ ne fut pas pour lui, comme pour d'autres, un Christ d'artiste ; le nouveau-né de Noël, transi et fluet, qui donne de jolies rimes aux poètes et une chair pétrie de roses et de lis aux peintres ; ni le Prédicateur blond qui chemine sur les routes en disant des paroles de miel ; ni le Crucifié du Calvaire, mort pour une idée comme Socrate. Non. Le Christ de Mistral était le vrai Dieu des catholiques, celui dont son père François Mistral lisait l'Évangile feuille par feuille au Mas du Juge, celui qui disait la messe aux Alyscamps, celui qui chanta à *La Race Latine* aux fêtes montpelliéraines :

*Relève-toi vers l'Espérance,
Rassemble-toi sous la Croix !*

⁵ St Gent (ou St Gens), est un ermite provençal, né à Mont, près de Carpentras à une date inconnue ; son culte était au XII^e siècle très populaire dans le Comtat Venaissin ; vers 1130, l'évêque de Carpentras fit élever près du village de Sausset une église sur son tombeau ; il était fêté le 16 mai.

Et la Vierge ne fut pas pour lui Vierge de peintres ou de poètes, Vierge de la Chaise, Vierge du Raisin : elle fut Vierge de catholique, véritable Mère de Dieu et Immaculée, quand il fallut. Et ainsi pour tout. La vie, la vie de tous les jours n'est pas pour lui la vie païenne, celle qui va de fleur en fleur, de plaisirs en plaisirs, celle qui se laisse aller au vent qui souffle comme l'aile du papillon ; – mais la vie sérieuse, travailleuse et de bon emploi, la vie qui conquiert ce qui est Bon et ce qui est Beau, comme la vie de *Calendal*. Et la mort n'est pas, dans ses poèmes, celle qui achève, mais celle qui commence : elle délivre des peines et des chaînes l'âme sanctifiée qui descend

... en baissant les yeux

L'escalier de Saint-Trophime ;

celle qui va au-devant de l'âme aimante et désolée de Mireille que les saintes emportent immortelle au Paradis ; celle qui fait aimable accueil à cette Antoinette de Beaucaire morte dans la fleur de la jeunesse et de l'esprit, et à qui Mistral disait dans un touchant adieu :

De la pensée créatrice

Pour toi s'entrouvre

La Sainte obscurité :

Et tu vois la profondeur des hautes merveilles,

Et dans ton rêve d'or personne ne te réveille,

Car tu possèdes pleinement l'éternelle vérité !

Bien sûr, s'il faut tout dire, nuages et orages passèrent dans la tête et le cœur du Poète ; quels sont ceux qui n'ont pas connu les brumes et l'orage au temps où nous vivons ? Mais il n'est pas vrai de dire que Mistral soit jamais resté devant le porche de l'Eglise. Il est toujours entré. Il s'est agenouillé. Il a prié Dieu.

Et aussi au serviteur fidèle Dieu a été reconnaissant.

Il avait dit une fois : « Provençal et catholique ! » À d'autres – cela s'est vu – ce cri aurait porté tort. Pas à lui. On a pris Mistral comme il était. On l'a trouvé grand. Il fût comme il fût, l'esprit de la prose ou du poème, chaque feuille était sacrée, et les hommes de tout pays et de toute croyance le lisaient pour ainsi dire agenouillés. Dieu aplanissait ainsi le chemin sous les pas de cet homme qu'il avait voulu faire si plein de gloire et de grandeur.

Il vécut 80 ans – comme un patriarche ! – et une longue vie est une grâce de Dieu. Quand il passait : « Le beau vieillard ! » disaient les gens. Nous avons vu des têtes de vieux perdre leur couronne, leurs bouches bégayer comme celles des petits enfants : Mistral, jusqu'à la fin, resta maître de sa pensée et de sa parole. À quoi furent occupées ses dernières années ? À sa tombe, à une cloche et comme il disait, lui, « à un beau Bon Dieu ». Sa tombe, Dieu lui donna le temps de la faire comme il le voulait et il se réserva seulement l'heure de l'y mettre dedans ; sa cloche, vous savez ce qu'il en fut : sa filleule sonna l'agonie et l'enterrement de son beau parrain ; et son beau Bon Dieu, qu'il était allé acheter en Avignon, et qu'il montrait à ses amis comme celui qui serait à bonne place dans sa maison, étendit ses bras sur le pauvre défunt, à côté de l'eau consacrée et du cierge béni.

Dieu n'avait pas fini de récompenser l'homme fidèle.

A sa mort, la Sainte Eglise a fait son éloge devant son cercueil ; elle l'a encensé comme les autres ; elle a chanté comme pour les autres le *Dies irae* et le *Libera*. Mais elle a fait plus encore. Le Pape de Rome l'avait appelé, une fois, dans une lettre écrite de sa main, *cher fils*. Les évêques du Midi ont pris la chape et la mitre de deuil comme à la mort de quelqu'un d'important : celui d'Aix est allé à Maillane ; celui de Montpellier et celui de Perpignan l'ont pleuré et béni en terre montpelliéraine ; et vous, Messieurs, vous l'avez honoré, dans une église qu'il avait chantée, au nom de l'église de Toulouse et de l'église de Cahors. *Beni soit Dieu dans sa magnificence !*

Le 25 mars, Mistral à ses derniers instants, tourna les yeux vers le ciel en disant : *Les saintes ! Les saintes !* Il vit peut-être, à ce moment où Dieu ferme les yeux de l'homme à la lumière de ce monde et les lève vers la lumière du Ciel, il vit les Saintes-Maries-de-Provence qui venaient à son encontre comme elles étaient venues au-devant de Mireille.

Le Maître ne put achever la prière. Pour son âme pieuse, aimante, sœur de la nôtre, qui plane, à coup sûr, dans cette église de Notre-Dame de la Daurade, dans cette ville de Toulouse qu'il appela une fois « la Ville Sainte », disons la prière qu'il essaya, lui, de dire avant de mourir :

« O belles saintes, souveraines
De la plaine d'amertume,
Vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets !
Mais à [son âme] pécheresse
Qui, à votre porte se lamente,
O blanche fleur de la plaine salée,
Si c'est la paix qu'il lui faut, de paix emplissez-là.

Amen.